

Renzo se débat en vain, et crie :
—Quelle trahison ! à un honnête homme !

Mais le doucereux notaire répond :

—Prenez patience, ils font leur devoir... Que voulez-vous ? ce sont des formalités qui nous sont imposées... Prenez patience !..

Les sbires serrent les menottes, et Renzo, comme un cheval qui sent le mors, s'apaise en disant :

—Patience !

—Bravo ! mon enfant, dit le notaire ; c'est ainsi qu'il faut agir... allez droit votre chemin sans regarder personne, et personne ne fera attention à vous... Dans une heure vous serez libre, et l'on ne saura jamais que vous avez eu affaire à la justice... Vous autres, prenez bien garde de lui faire mal, car c'est un honnête jeune homme que je protège ; il sera dans une heure mis en liberté... allez de manière que l'on ne s'aperçoive pas que vous le tenez. Vous m'entendez ? Et il ajouta de nouveau à Renzo :

—Prudence ! fiez-vous à moi qui vous veux du bien : allons !

Et tous se mettent en marche.

Mais Renzo ne crut pas une seule de ses belles paroles ; il comprit que le notaire avait peur qu'il s'échappât, et il se promit de faire tout le contraire de ce qu'il lui prescrirait. Dès qu'il fut dans la rue, il commença à porter ses regards à droite et à gauche. Il vit alors trois individus qui parlaient avec animation de farine cachée, de four, et il leur fit des signes... ils s'arrêtèrent à le regarder et le firent remarquer aux passants.

—Prudence, mon enfant ! dit le notaire. A ce moment, les sbires, croyant bien faire, donnèrent un tour aux menottes.

—Aie ! aie ! aie ! cria le patient. A ce cri, la foule arrive de tous côtés. Le convoi est forcément arrêté.

—C'est un mauvais drôle, dit le notaire à ceux qui sont près de lui, un voleur prit sur le fait ; laissez passer la justice.

Mais Renzo, sentant le moment propice arrivé, élève la voix :

—Braves gens, on me traîne en prison parce qu'hier j'ai crié : "Pain et justice !" Je suis un honnête garçon, braves ; aidez-moi !

Un murmure favorable se fait entendre, des voix de protection

s'élèvent... Les sbires, voyant la chose tourner mal pour eux, ne pouvant plus avancer, lâchent les menottes et cherchent à se perdre dans la foule. Le notaire, pâle et tremblant, veut s'esquiver et essaye de se faire prendre pour un étranger ; mais un homme le reconnaît.

—Ouf ! vilain corbeau, dit cet homme. Vilain corbeau ! vilain corbeau ! répètent toutes les voix. On le pousse tant et si bien qu'il se trouve bientôt hors de la foule et de cette dangereuse cohue. C'est ce qu'il avait le plus à cœur.

CHAPITRE XIV

—Sauvez-vous ! sauvez-vous, brave homme !... Là, tout près, est un couvent... ici est une église... Par ici !... par là !... crie-t-on de tous côtés à Renzo. Mais ce dernier disait : "Ils ont mon nom sur leur gros livre ; il faut sortir, non-seulement de la ville, mais du duché. Je n'entrerai dans un asile qui si les sbires étaient sur mes talons, car je puis être oiseau de bois, mais ne veux pas être oiseau de cage." Il se proposait donc d'essayer d'atteindre le territoire de Bergame, où était établi ce cousin Bortolo qui l'avait souvent engagé à venir l'y joindre. La difficulté était de trouver son chemin, et Renzo ignorait même par quelle porte on sortait pour aller à Bergame, et son expérience l'empêchait de la demander à ses officieux libérateurs. Il prit donc le parti de s'éloigner rapidement. "Mille grâces, braves gens !" s'écria-t-il, et, prenant sa course, il se jeta dans une petite rue, puis dans une autre, tournant à chaque carrefour... Enfin, ralentissant sa marche pour ne pas se faire soupçonner, il se décide, non sans hésitations, à demander à un passant : Seigneur, s'il vous plaît, par où dois-je passer pour aller à Bergame ?

—Pour aller à Bergame ? Par la porte Orientale.

—Et pour aller à la porte Orientale ?

—Prenez la rue à gauche, elle vous mènera droit à la place du Duomo ; alors...

—Ça suffit, merci, seigneur... je sais le reste. Et il s'achemina en toute hâte vers l'endroit indiqué. Arrivé sur la place du Duomo,

il voit les restes éteints du feu de joie de la veille ; il prend la route qu'il avait suivie avec la foule pour venir au four des Béquilles, et le voici devant le couvent du Père Bonaventure : "C'était un bon conseil que me donnait le frère portier d'attendre à l'église !" Il soupire et se demande si, au lieu d'affronter le passage de la porte Orientale, il ne ferait pas mieux d'aller demander asile au couvent avec la lettre du père Cristoforo... "Mais non... oiseau des bois tant que je pourrai..." Il se décide à passer, et prenant un air indifférent sifflotant un air... Il s'avance.

La porte est gardée par nombre d'agents de la police ; mais ils surveillent pour ne laisser entrer aucun de ces gens qui accourent au bruit d'une émeute comme des corbeaux s'abattent sur un champ de bataille. On ne regarde même pas Renzo, qui, le cœur tremblant, passe et prend un sentier pour éviter la grande route.

Il va, va... Il voit des fermes, des villages ; et, après avoir marché longtemps à l'aventure, il se hasarde à demander la route de Bergame. "Vous vous en éloignez lui répond-t-on ; il faut prendre la grande route." C'était là ce dont Renzo ne se souciait guère. Il se dirige néanmoins du côté de cette bienheureuse route, afin de ne pas la perdre de vue et de la côtoyer le plus possible : mais il avançait peu ; il se décida à s'enquérir du chemin de Bergame d'une manière plus positive.

Il voit une enseigne pendue à une branche d'arbre ; il entre dans la petite auberge pour restaurer ses forces et avoir les notions indispensables à son voyage. Une vieille femme lui offre du fromage et du vin... le fromage... bien, mais le vin !.. le pauvre Renzo le prenait en aversion... et pour cause ! Il ne fit que manger et but de l'eau. La vieille femme lui fit mille questions sur les événements de Milan.

—J'ai, répondit-il, à aller dans plusieurs endroits, et j'ai peu de temps... Je voudrais passer par ce gros village... sur la route de Bergame... près de la frontière... Comment le nommez-vous ?

—Vous voulez parler de Gorgonzola ?